

# **FORCE ET TENDRESSE**

**UNE NOUVELLE DE  
JACQUES SERENA**

Assis seul dans le jardin, je regarde tomber le soir. On est lundi. Pas un souffle. Les feuilles du prunier immobiles. Je me sens léger. J'aime le prunier, le jardin. Pour aimer à ce point du feuillage et de l'herbe, il faut se sentir vraiment bien, je pense. Tout est comme lavé. Par comme une espèce d'acuité. C'est grâce à ma soirée au théâtre, je le sais, c'est depuis.

Anne est à Marseille. Elle devrait venir dormir ici cette nuit. En principe, elle débarque tard lundi et passe ici le mardi avec moi. Je l'attends, je pense. Je ne sais pas. Peut-être plus tellement. Mais ça ne fait rien. Déjà ça. Les choses évoluent. Anne ne viendra peut-être pas cette nuit. À l'heure qu'il est elle est loin à faire ce qu'elle fait et ça ne fait rien.

C'est qu'Anne est devenue peu à peu une étrangère. En quelques jours, même pas, pour ainsi dire du jour au lendemain. Et irrémédiablement je dirais depuis cette soirée au théâtre. Mais déjà avant. Me retrouvais face à une de ces femmes qui, après des années à vous faire les yeux doux, vous regardent soudain, même pas d'un sale œil, mais avec des yeux fixes plissés par en-dessous. Comme on regarde un machin inopportun, contrariant. Un canard dans un musée. Un rouleau au fromage sur un fauteuil.

Et ça, on ne m'ôtera pas de l'idée que c'est parti de son stage de théâtre. Soi-disant amateur, entre amis, sans

prétention, soi-disant. Mais c'est quand même bien là qu'elle a commencé avec ses yeux plissés. Là qu'elle a pris ces idées d'univers physique et mental. Et qu'elle s'est mise à écrire ses cahiers, à brûler de l'encens. Des pages pleines d'âneries qui sentaient le jasmin. Et qu'existaient en nous des régions et niveaux de conscience que l'offrande totale de soi rendait accessibles, et que des émotions profondes relâchaient nos nœuds, et qu'il suffisait de se fier à l'instinct. Le genre de chose qu'elle écrivait en rentrant. Et se libérer du conscient pour tirer des instants le meilleur pour soi et les autres, et force et tendresse, tendresse et énergie, énergie et paix, et se sentir exister totalement pour la première fois quand son corps entier prenait conscience de l'univers physique et mental. J'attendais qu'elle aille dans la salle de bains pour lire sa prose et rire. Ma foi, me disais-je, c'est simplet, d'accord, mais ça ne fait de mal à personne, rions. Fou que j'étais. Maintenant, je sais. Quand une femme se met à écrire sur l'univers physique et mental, il n'y a pas de quoi rire. Quelque chose de grave est en marche, pour le meilleur ou le pire. Par quoi on va devoir passer.

Elle jouait de petits rôles, elle était contente, ses amis l'aimaient bien. Je discutais un peu le coup avec eux, quand je l'emmenais à ses répétitions. Jusqu'à ce qu'elle déclare qu'elle préférerait y aller seule.

Et un soir, en rentrant, elle m'a annoncé sur un ton calme et posé que ses amis du théâtre lui avaient parlé d'un casting organisé samedi à Marseille par un metteur en scène suédois pour un spectacle contemporain où les acteurs devraient jouer nus. Et, dans la foulée, elle a ajouté, toujours aussi calme, qu'elle irait.

Et moi, qu'est-ce que j'ai dit. Rien. J'ai dit ah bon. J'ai dû avoir l'air désappointé, au pire, mais pas plus. Peut-être parce que je n'y croyais pas bien. À cinquante pour cent, disons, même pas. Quarante pour cent.

Le samedi, elle s'est levée tôt pour le casting. J'ai proposé de l'accompagner. Refus catégorique. C'était sa vie, son expérience, qu'est-ce que j'avais à toujours vouloir parasiter ses expériences. Et moi, resté coi. Si peu habitué à cette Anne catégorique. Ceci dit, ça ne m'enchantait pas qu'elle aille seule à ce casting. Pas du tout. Je n'étais pas aux anges.

Passons sur la longue journée à attendre son retour, à imaginer. Mes appels, son téléphone fermé. Jusqu'au soir où elle est rentrée. Excitée, diserte, ravie.

Elle a raconté. C'était dans une grande pièce vide. Il y avait le metteur en scène suédois, des types de son équipe. On l'a fait déshabiller. On l'a fait danser, assez longtemps. Ils filmaient, ils avaient mis du rock. Puis on l'a fait asseoir.

Elle parlait sur un ton badin. À moins cinq de pouffer,

on aurait dit. Comme si elle avait raconté une anecdote amusante à une vague copine passée prendre un café. Elle s'attardait sur des considérations superflues, comme le fait qu'on passait beaucoup de temps à attendre, ce qui faisait que quand la caméra tournait enfin, on oubliait tout et on était content. Elle ne me regardait pas, regardait une petite tache sur la table qu'elle grattait négligemment. Ton badin, geste badin. Façon de ne pas me voir, de parler, de bouger. Je luttais pour qu'elle se rende compte que je n'étais pas la vague copine passée prendre un café. Mon regard braqué sur elle. Effet psychologique nul. Elle continuait, badine comme devant. J'étais là, disait-elle, toute nue devant ces inconnus et je n'avais absolument pas honte, au contraire, j'avais l'impression de m'être trouvée, dans la nudité, déjà quand je dansais, je me sentais devenir une autre femme, ou la même mais au mieux d'elle, de ce qu'elle pouvait être, être nue et sans la moindre honte devant ces hommes inconnus c'était tellement.

Je ne savais pas quoi dire, quoi faire. J'ai entendu ma voix trop sourde dire qu'il fallait arrêter. Et comme elle n'avait pas l'air d'avoir entendu, je l'ai redit, il faut arrêter.

Elle a dit que c'était à elle de décider. Que je n'avais pas à porter de jugement sur ce qu'elle vivait.

J'ai dit que si elle voulait rester ma compagne.

Elle a dit qu'elle serait une compagne mieux dans sa peau. Elle a dit que devant eux, dépouillée de ses habits, elle s'est sentie dépouillée de toute mesquinerie, c'était extraordinaire à quel point la vie pouvait être riche et étrange quand on se dépouillait de tout ce qu'on s'était laissé coller sur le dos, le metteur en scène suédois disait que l'identité n'était que le vêtement dont on se dépouillait avant d'aimer.

Elle parlait, souriait. Mais je n'écoutais plus, ne la regardais plus. Ne le faisais pas exprès. L'air qu'elle avait, les mots qu'elle employait. Ça tapait sur les nerfs, à force, épuisait. Elle souriait, parlait et j'étais là, à me demander si mon immobilité et mon mutisme jouaient en ma faveur. Si c'était une attitude juste. Ou au moins plausible, de rester assis là sans parler ni bouger. Pas malheureux, même pas, simplement agacé, épuisé, cotonneux. Quand le présent se fige.

Si, j'ai parlé. Lui ai demandé, à un moment, si au moins son corps entier avait pu prendre conscience de l'univers physique et mental. L'ironie de mon ton lui a échappé. Elle a répondu oui, ravie, oh oui totalement. Totalement ravie, sans l'ombre d'un doute.

Je n'ai pas dit, pas fait ce qu'il fallait. Mais y a-t-il encore quoi que ce soit à dire, à faire, quand une femme s'est mise à parler d'univers physique et mental. C'est ce que je me

demande, ce soir, dans le jardin. De temps à autre, j'aime imaginer que j'aurais pu lui rire au nez. Lui donner une tape sur la fesse. Arguer qu'on avait beau dire, en tout homme il y avait de l'animal et si le corps de sa femelle était en partage, l'homme instinctivement s'en détachait. Que l'être était ainsi fait, un peu d'adversité l'excitait, trop le fatiguait, comme pour le feu, qu'un souffle ravivait et qu'une bourrasque éteignait. Mais je n'ai pas ri, rien argué, ce fameux soir de retour de casting. Si, je lui ai dit, à un moment, qu'elle ne pouvait pas faire ça. A quoi elle a répondu que je ne pouvais pas l'en empêcher. J'ai évoqué nos amis, ce qu'ils allaient penser. Elle a dit que cette expérience ferait d'elle une amie mieux dans sa peau.

Et toujours sur un ton. Et avec un regard. Comme si elle avait eu parfaitement raison. Je l'ai doucement prévenue qu'elle avait peu de chances d'avoir le rôle à cause de sa cicatrice d'appendicite. Moi qui l'aimais, j'aimais aussi ses défauts mais pour ces gens qui ne la connaissaient pas, franchement, sa cicatrice. Dix minutes plus tard, le téléphone sonnait. C'était le producteur qui lui annonçait qu'elle avait le rôle.

Je crois que j'ai argumenté, faiblement. Tenté de faire valoir que c'était déloyal, que moi je ne me permettais pas. N'avais jamais couru après la gloire, le ravissement, ce genre

d'âneries. M'étais contenté, moi, de ce qu'on avait, en essayant de ne taper sur les nerfs de personne. Elle ne me répondait plus.

Le lendemain matin, elle s'est inscrite aux intermittents du spectacle. L'après-midi, elle a commencé les répétitions. Deux jours après, pour éviter les trajets, elle a pris une chambre là-bas. Ne revenait dormir à la maison que le lundi soir, pour passer le mardi avec moi. Toujours ravi. Un de ces mardis, je lui ai parlé de se séparer. Elle a ri. Elle ne voyait aucune raison. Quand on prenait un amant, c'était une chose, a-t-elle dit, mais quand on voulait simplement prendre mieux conscience de son univers physique et mental.

J'ai essayé d'en parler avec nos amis. J'ai vite arrêté. Je trouvais qu'ils souriaient trop largement en m'écoutant. À ce moment-là, je dois dire, la pièce proprement dite avait déjà commencé à se jouer. On en parlait dans les journaux. C'est que le metteur en scène suédois était plus connu que j'avais cru. Je ne lisais pas ces journaux, mais nos amis se sont fait un plaisir de m'en parler. J'ai compris qu'ils étaient tous allés la voir, certains plusieurs fois.

J'ai mis trois semaines à y aller. La salle toujours pleine, les places chères. Je ne dis pas que c'étaient là les raisons mais, bref. Au bout de trois semaines, j'ai eu mon ticket.

On avait éliminé l'avant-scène. Le décor consistait en un amas de poupées entassées. Le public était placé en demi-cercle très près de la scène. Un public hétéroclite. Aux éternels cérébraux spirituels se mêlaient des sortes de chefs de rayons en goguette. On diffusait du vieux rock, Doors, Stones, Joplin. Et puis, sans baisser la lumière, une douzaine de gens a descendu l'allée latérale. Ils étaient nus, tous. Des jeunes, des vieux, à première vue, plus d'hommes que de femmes.

Je serais incapable de dire de quoi il était question sur scène. Il y avait bien du dialogue, mais on aurait dit improvisé. Ils se taisaient, ou se mettaient à crier en même temps, on se demandait quoi, pourquoi, quelle mouche les piquait. On voyait tous ces gens nus s'enlacer sans arrêt. J'ai décroché. Submergé par une vague de nostalgie pour les vieux films muets. Ces images qui éveillaient la magie et laissaient à désirer. Mes sirènes inaccessibles, mes chéries secrètes. Louise Brooks, Lilian Gish, Maya Deren. Sur la scène, un vieil inconnu velu riait fort tandis qu'Anne lui massait les fesses. Et j'étais là, assis dans le public, à me demander. Avait-elle totalement oublié le bistrot de village où je commandais toujours des boissons de la couleur de sa robe. Quand nous avons roulé toute la nuit et qu'au petit matin je m'étais arrêté devant la boulangerie à peine ouverte pour lui donner

un pain au chocolat brûlant. Et le soir à Evenos où nous avons sauvé le hérisson. Je me demandais. Tandis que les comédiens sur le devant de la scène nous pressaient de nous déshabiller et de les rejoindre.

Des femmes ont obtempéré, presque tout de suite. Puis des hommes. En fait, assez vite, une bonne moitié de l'assistance. J'ai ôté ma veste, mon sweat. Me disant que c'était la seule façon d'essayer de comprendre Anne. Moins difficile que je croyais. J'ai toujours été vite déshabillé. Nu, en deux temps trois mouvements. Mais en m'avançant pour rejoindre les autres sur la scène, j'ai vu. Trois hommes déjà sur Anne, à embrasser son corps. Alors je suis resté là, figé, bras pendants. Un des hommes penchés sur Anne s'est retourné vers moi, souriant, m'a fait signe de les rejoindre tout en chantonnant : viens, frère, son âme est dans nos bouches. J'ai fait un pas en avant. Il souriait toujours, à quatre pattes, de dos mais tête tournée vers moi, avec son cul velu à moins d'un mètre. Il a reparlé d'âme. Mon pied est parti comme tout seul. L'homme a beuglé, aussitôt tout le monde s'est arrêté, m'a regardé. Des voix m'ont lancé que j'étais coincé, inhibé, que l'homme était le grand metteur en scène suédois, ils écarquillaient les yeux, comme si je devais en avoir quelque chose à faire.

N'empêche que j'ai toujours été hypersensible au

sentiment d'être indésirable. Et là, ces gens me regardaient, nettement réprobateurs. Certains se remettant à parler d'âme, de bouches. J'étais là, face à eux. Nu, dans une salle au milieu d'une ville, indésirable. Je me suis détourné. Suis retourné à mon siège. Pour me rhabiller. Toujours été long à me rhabiller. D'autant plus dans l'espace exigü entre les sièges. Ils m'avaient oublié, avaient repris leurs ébats. Y compris le vieux metteur en scène sur Anne. Remonter la pente douce du théâtre jusqu'à la sortie m'a paru agréable, je dois le dire. À chaque pas, je me sentais plus léger.

Dehors, il pleuvait. Ma voiture était là, garée, lumineuse dans la rue lumineuse. La voyant, j'ai senti pour la première fois cette acuité. Comme si je la voyais mieux, plus vraie. J'avancçais vers elle. Le vent me rabattait des gouttes au visage.

Maintenant c'est le soir, je suis dans le jardin. Me sens léger. On est lundi. La nuit tombe. Je ne sais pas si Anne viendra. Je ne sais pas si je l'attends.

**Jacques Serena** est né à Vichy en 1950. Auteur de romans, principalement publiés aux Éditions de Minuit *Isabelle de dos* (1989), *Basse Ville* (1992), *Lendemain de Fête* (1993), *Plus rien dire sans toi* (2002), *L'acrobate* (2004), *Sous le néflier* (2007), il écrit aussi pour le théâtre (notamment *Rimmel* (Éditions de Minuit), *Quart d'heure* et *Velvette* (Éditions Les Solitaires intempestifs...), textes mis en scène par Joël Jouanneau, créés par Charles Berling, Jeanne Balibar, Ludivine Sagnier...

Il est l'auteur de *Les Fiévreuses* (nouvelles+photos) en 2005 aux Éditions Argol et *Fleurs cueillies pour rien* (sur Gustav Klimt) en 2006 aux Éditions Flohic. Au Festin, il participe aux *Chambres d'écoute* initiées par Yves Nilly en 2004 ; écrit le feuilleton *Nos Amoureuses* paru dans le journal La Montagne en 2006 ; il est l'un des auteurs des spectacles d'Anne-Laure Liégeois *Ça* et *Karaoké, orchestration du vide*.